

LE JAPON

Du 5 au 12 mars 1989

Me voici à un troisième voyage au Japon et je me hasarde d'écrire sur ce pays riche et de culture millénaire.

Mon premier voyage date de février 1980 alors que, dans le cadre des Floralies internationales de Montréal, j'avais effectué avec André Boily un premier voyage au pays du Soleil levant. Cette visite, même si elle s'était terminée de façon positive par l'annonce d'une participation japonaise aux Floralies de Montréal, m'avait quelque peu dérouté ; tout m'était apparu si différent et si compliqué.

Le deuxième voyage, plus agréable, s'est effectué en juin 1987, dans le cadre d'une mission officielle visant la promotion du Jardin japonais et en partie de l'Insectarium de Montréal. Ce voyage donnait suite à deux années de contacts et d'échanges avec plusieurs Japonais dont le révérend Takamichi Takahatake et son épouse Masako, tous deux fort impliqués dans les échanges culturels entre Montréal et le Japon.

C'est en effet par une visite du révérend Takamichi Takahatake à mon bureau du Jardin botanique en 1984, qu'a débuté cette longue et belle aventure qui devait se traduire par la construction du magnifique Jardin japonais puis d'un Pavillon japonais au Jardin botanique.

Aventure à la fois étrange et inusité aussi, car la réalisation de ce complexe culturel entrepris par deux hommes de culture différente devait marquer profondément nos vies respectives, tout en permettant de doter Montréal et le Québec d'un foyer de culture japonaise de si haute qualité.

Le troisième voyage que j'effectue aujourd'hui s'inscrit dans la foulée du deuxième, car il marque la fin de la construction du Jardin et du Pavillon japonais et le début d'une nouvelle ère de coopération entre Montréal et le Japon.

Dimanche 5 mars

Madame Masako Takahatake, qui assume à Montréal la bonne continuité de nos relations avec le Japon en l'absence de son mari; retenu depuis plus d'un an dans son pays à la recherche de financement et d'aide, m'accompagne dans ce voyage. Elle laisse pour 10 jours ses deux enfants, maintenant adolescents et ses étudiants d'université pour se joindre à cette mission de travail et aussi retrouver son mari après une absence prolongée.

Le voyage est long comme tous les voyages en Asie mais sans ennuis majeurs; partis de Montréal très tôt le matin, nous arrivons à Narita – Tokyo le dimanche après-midi vers 16 heures après une escale à Chicago.

Le transport vers le Shina Garva Prince Hôtel en autocar me permet de retrouver cette autoroute fortement achalandée et entrecoupée de multiples postes de péage qui relient sur 60 kilomètres Narita à Tokyo. Le temps est brumeux et les parcelles de riz inondées laissent découvrir les chaumes jaunies par l'hiver. Les maisons aux toitures inclinées en tuiles bleues ou brunes rappellent que nous sommes au Japon tout comme les forêts de cryptomérias (conifères très répandus) et de bambous. Dès Tokyo, et ce, bien que nous soyons dimanche, nous retrouvons les embouteillages traditionnels qui empoisonnent la vie de cette grande métropole.

Nous sommes accueillis par la sœur de Masako qui nous attend depuis plus de deux heures dans le lobby de l'hôtel; puis arrivent trois autres amies de Masako, des compagnes d'université qu'une étroite solidarité unit depuis plus de 20 ans.

Le temps de déposer nos bagages à la chambre et nous voilà tous réunis autour d'une table dans un restaurant japonais pour un accueil aussi inattendu que sympathique. L'atmosphère est animée et les « tempuras » succèdent aux « sushis », le tout arrosé d'un verre de bière. Une des amies de Masako s'exprime fort et bien en anglais et j'en apprends davantage sur le quotidien de ces femmes dans la quarantaine, toutes mères de famille de deux à quatre enfants déjà largement autonomes. Masako, qui a quitté le Japon pour Montréal en 1967, a pour sa part emprunté une autre voie et il est intéressant, après plus de 20 ans, de mesurer le chemin parcouru d'un côté et de l'autre par ces amies d'université.

Je suis impressionné par la qualité et la culture de ces trois jeunes femmes de même que la sœur de Masako. Le Japon, société de mâles. Ces femmes diffèrent peu des élégants de Paris, New York ou Montréal; une plus grande réserve dans le comportement sûrement, mais rien à envier au niveau de l'élégance, de la culture. Masako, dont le surnom au Japon est « Masako Tycoon » tranche sur l'image traditionnelle de la femme japonaise. Hier comme aujourd'hui, elle joue à fond la carte de l'individualisme, de la prise en charge tout en vivant difficilement les contradictions culturelles de ces deux pays. Là où la femme japonaise s'incline, recule, elle fonce, exprime son point de vue, farouche... très bien des vertus du Japon et de Montréal, elle met son talent et sa personnalité chaleureuse au service de ces deux causes préférées. Organisatrice, travaillante, intelligente, elle enseigne, participe, anime. Son mari, Takamichi se situe aux antipodes d'elle comme nous le verrons plus loin.

Masako vient du nord, de l'île d'Hokkaido; elle a étudié à Tokyo et, très jeune, a découvert une dimension internationale à sa vie; elle a voyagé dans le sud-est asiatique puis au Canada jusqu'à Montréal où, après avoir travaillé comme hôtesse à l'Expo 67, elle s'est lancée dans l'enseignement de la langue japonaise à l'université de Mc Gill. C'est donc une femme moderne avec les deux pieds bien sur terre. Son dévouement à la cause du Jardin et du Pavillon japonais ne s'est

jamais démenti au fil des années malgré les sacrifices exigés en temps, en absence prolongée de son mari avec les impacts sur l'éducation de ses deux enfants et la prise en main du patrimoine familial.

Takamichi Takahatake, qui nous rejoint vers 22 heures en provenance de sa ville de Takaoka située à près de quatre heures de train dans la partie nord-est du Japon, est une personnalité complètement différente ; fils d'un prêtre bouddhiste très influent dans sa région, il est resté fidèle au Japon traditionnel ; lui-même prêtre bouddhiste, il est revenu au pays comme un enfant prodigue avec un grand projet en tête. Il soulage son père des tâches pastorales, visite les maisons et proclame partout la parole de Bouddha et du Pavillon japonais de Montréal. Son réseau d'influence a réussi à pénétrer, non seulement la bourgeoisie locale, mais les politiciens influents et plusieurs dirigeants de grandes entreprises. Homme à l'allure réservé, voire modeste, il n'est pas moins doué d'une grande facilité de parole et de conviction. Contrairement à Masaka, il sait allier le travail au plaisir, ne dédaignent pas les invitations et les bars où le saké coule à flots.

Takamichi a préparé en détail le programme de la semaine et c'est avec plaisir que je retrouve la pièce de 1,75m de largeur par 5 m de longueur qui tient lieu au Japon de chambre d'hôtel. Je m'ennuie presque du New Otani que nous avons habité en 1987 mais cette fois-ci il n'y a ni ministre ni délégation officielle. Je vivrai donc à la japonaise.

Lundi, 6 mars

Le légé du Québec à Tokyo, monsieur Siebes, est au rendez-vous dès 7h30 pour une série de rencontres qui prendront les cinq prochaines heures.

Le temps est bon à Tokyo en ce début mars; les pruniers commencent déjà à fleurir et les pins noirs, situés dans les parcs entourant le Palais impérial, nous saluent en inclinant doucement leur chevelure verte qui vient de subir à l'approche du printemps leur taille de toilette annuelle. Les rues sont larges et propres, les arbres d'alignement dressent le long des trottoirs leurs grandes silhouettes dénudées. Les édifices du gouvernement se dressent fiers et austères autour de nous, tandis que de nombreux policiers casqués affirment la présence et le rôle prépondérant de l'autorité civile.

Au Parlement, nous retrouvons le sympathique bureau de monsieur Katakaka, hier député, aujourd'hui ministre des Postes et des télécommunications dans le gouvernement Takeshita. Le bureau est en désordre et rien ne semble avoir changé depuis notre visite en 1987. Et pourtant si, le député Katakaka qui a joué un rôle si important dans la recherche de financement du Jardin et du Pavillon japonais est aujourd'hui, à 77 ans, l'un des plus puissants ministres du Japon. Il nous accueille avec beaucoup de chaleur; notre présence lui rappelle les bons souvenirs de Montréal, la cérémonie de la première pelletée de terre avec le maire

Doré en juin 1987, puis notre visite à Québec, à l'Île d'Orléans, à Louiseville, à Ottawa et à travers Montréal. C'était pour lui comme des vacances bien méritées, de visiter un grand pays comme le Canada avec ses lacs, ses chutes du Niagara, ses montagnes rocheuses et tout ce côté « paradis perdu » qui fait à travers le monde le charme indéfinissable de notre pays.

M. Kataoka a été nommé ministre des communications le 29 décembre dernier au milieu du scandale politique « Recrut » qui secoue actuellement le Japon, scandale financier qui a vu tomber deux ministres, sont celui de la justice, et vu arrêter plusieurs présidents de compagnie pour escroqueries et pots-de-vin.

M. Kataoka a été appelé à la rescousse, sans expérience ministérielle et à la tête d'un immense ministère directement impliqué dans le scandale. Dans une heure, il devra lui-même se rendre à la Diète japonaise pour témoigner et tenter tant bien que mal de colmater les brèches dans les rangs du gouvernement. Si on l'a choisi, c'est qu'il est au-delà de tout soupçon ayant été un fonctionnaire de carrière; de plus, il connaît à fond les rouages administratifs et possède de solides appuis politiques. Ému, il a déclaré, le jour de sa nomination, qu'il pouvait désormais mourir ayant atteint son but ultime; à la télévision, son épouse, qui a fait aussi la visite à Montréal, n'a pu retenir ses larmes de joie. Mais ce matin, les yeux vifs et pétillants de monsieur Kataoka ont fait place à un visage fatigué, marqué par l'insomnie et les préoccupations. Montréal et le Pavillon japonais semblent bien loin. La sculpture Inuit en pierre de savon que je lui offre, de même que la lettre de remerciements du maire de Montréal, le ramènent à nous et nous passons 15 minutes agréables en sa compagnie jusqu'à ce que les gardes du corps viennent lui faire signe que la récréation est finie.

En quittant à notre tour l'édifice gouvernemental, nous verrons monsieur Kataoka s'engouffrer dans la limousine officielle décorée aux quatre extrémités d'antennes nickelées, lui-même entouré d'assistants et suivi par une deuxième voiture.

Je me remémore en pensée notre première rencontre en septembre 1985, alors qu'accompagnant une mission japonaise, il avait fait une brève escale d'une journée à Montréal. Le révérend Takahatake, originaire de la même circonscription que monsieur Kataoka m'avait donné rendez-vous dans le hall de l'hôtel Champlain, où logent les dignitaires japonais à Montréal. Comme nous n'avions aucun rendez-vous officiel, nous avons tout simplement fait le guet à l'hôtel espérant rencontrer monsieur Kataoka. Le Consul du Japon et ses assistants ont trouvé étrange de voir monsieur Kataoka s'arrêter et causer avec deux intrus dans le grand hall d'entrée. La rencontre a été amicale, monsieur Takahatake rappelant à monsieur Kataoka l'influence de son père sur la société locale. Monsieur Kataoka a été très sensible à notre démarche et pour nous

prouver son intérêt, il est remonté à sa chambre pour revenir avec sa caméra et rapporter ainsi un souvenir tangible de notre rencontre.

Grâce à lui, près de 800 000 \$ sont venus enrichir les coffres de la Ville sur le 1,1 million \$ recueilli à ce jour. Son influence nous aura aussi permis d'avoir accès directement au centre décisionnel des grandes compagnies et institutions japonaises. C'était un coup de maître et, au fil des années, nous avons témoigné à cet homme simple et courageux notre amitié et notre admiration.

Le deuxième rendez-vous de la journée était tout aussi important. Vers 10 heures, nous étions au siège social de la compagnie Nomura Securities avec M. Shugimoto, l'un des quatre vice-présidents de cet immense empire financier considéré par certains comme la première compagnie au monde. Nous étions là pour remercier monsieur Shugimoto pour la contribution importante de Nomura (250 000\$) au Pavillon japonais, pour lui remettre les certificats officiels de Montréal et l'informer des travaux en cours. Nomura est l'un des principaux bailleurs de fonds du gouvernement québécois et a ouvert récemment un bureau à Montréal. La visite d'aujourd'hui diffère grandement de celle effectuée il y a près d'un an et demi, alors que nous attendions toujours la réponse de Nomura. Monsieur Shugimoto n'était pas à Tokyo à l'époque et l'accueil glacial nous avait fait craindre le pire. Nomura a été la première entreprise à contribuer au financement du Pavillon japonais et son aide devait nous servir de modèle pour les autres contributions. La galerie d'art du Pavillon s'appellera donc Galerie d'art Nomura, mais monsieur Shugimoto nous a rappelé l'importance pour sa compagnie de ne voir exposés que des œuvres d'art de haute valeur pour ne pas ternir le nom de Nomura. C'est une remarque qui m'a donné froid dans le dos car je sais qu'à ce jour, nous n'avons en mains que des pièces de qualité moyenne.

La prochaine visite est encore pour le Parlement où nous reçoit un jeune député monsieur Toshi Saito, fils du président de la compagnie Daishowa. Monsieur Saito est un ami de longue date de monsieur Takahatake et c'est par son influence et celle de monsieur Kataoka que la compagnie Daishowa a décidé de contribuer à la construction du pavillon. Monsieur Saito a une approche très moderne de la politique, un peu à l'américaine; il est anxieux de collaborer avec le Québec et nous offre sa collaboration.

Après cette visite, nous retournons vers le quartier des affaires jusqu'au siège social de la compagnie Daishowa où nous attend le président Takashi Seito et ses principaux collaborateurs, dont les dirigeants des filières canadiennes de Colombie-Britannique. Les bureaux étroits et encombrés des députés font place aux vastes salles froides des conseils d'administration des grandes corporations. Tout est très moderne ici, tapis mur à mur, vastes corridors, œuvres d'art au mur; je me crois dans les bureaux-chefs de Bell à Montréal à l'exception des

arrangements floraux d'Ikebana omniprésents au Japon. Daishowa qui possède des intérêts financiers importants au Québec aura donc son nom dans le Pavillon japonais grâce à une donation de 250 000 \$ à l'instar de Nomura. Monsieur Saito semble très satisfait de notre visite et de nos discussions et espère être présent pour la cérémonie d'ouverture. Nous avons donc rendu visite en quelques heures à un ministre, un député et deux dirigeants présidents de grandes corporations; M. Barcelo, attaché culturel du Québec, qui nous accompagne en compagnie de son patron M. Siebes au cours de ces rencontres, ne cache pas son étonnement. Pour ma part j'y vois le résultat de près de quatre ans de travail acharné.

Vers 13 heures, monsieur Siebes nous quitte pour retourner à la délégation tandis que nous avons rendez-vous avec les dirigeants de la compagnie Fujiki Comuten, l'une des premières au Japon dans le domaine de la construction et de la restauration. Cette compagnie a accepté de nous fournir gratuitement les plans du Pavillon japonais, de même que les services d'un des meilleurs architectes, monsieur Hiraoka.

J'avais rencontré M. Fujiki, le président de la compagnie, en juin 1987, à Osaka dans un restaurant de l'hôtel New-Otani. Cette rencontre m'est demeuré mémorable, car la décision d'accepter notre proposition n'était tombée qu'après quatre heures de discussion traitant de mille sujets, sauf bien souvent du Pavillon. Monsieur Takahatake, encore une fois, avait vu juste en choisissant une compagnie célèbre dans tout le Japon, il assurait Montréal d'un bâtiment de qualité et d'une amitié durable. Pour sa part, Fujiki Comuten contribuait auprès de ses milliers d'employés et auprès du gouvernement japonais à rehausser sa marque de prestige en offrant un tel présent à Montréal et au Canada. Je n'oublierai jamais non plus ma stupéfaction après la décision positive rendue, lorsque monsieur Fujiki prit l'addition de 1 000 \$ de notre dîner et qu'il en acquitta la note. Je nous vois encore monsieur Takahatake et moi raccompagnant nos amis à leur limousine et attendre quatre heures devant l'hôtel. Non seulement venions-nous de recevoir un cadeau de plus de 100 000 \$ et l'aide d'une des grandes compagnies japonaises mais encore nous ne pouvions même pas régler la note pour un dîner que nous avions commandé ?

La compagnie Fujiki possède de vastes bureaux à Osaka et à Tokyo et c'est dans les somptueux bureaux de Tokyo que nous faisons état de l'évolution des travaux du Pavillon et des difficultés rencontrées. Les dirigeants de Fujiki sont présents et suivent avec intérêt notre récit que monsieur Takahatake présente de façon vivante et rempli d'anecdotes. Les différences entre Montréal et le Japon, tant au niveau des matériaux que des mentalités et du comportement, sont évoquées mais sans malice et avec sourire. Je me rends compte de la chance que nous avons eue en rencontrant ces gens. Je suis très content.

C'est ici que se termine la partie de Tokyo de cette journée et tandis que monsieur Barcelo retourne avec l'auto du Québec vers la délégation, monsieur Fujika met une limousine à notre disposition jusqu'à la gare de Ueno pour notre train en direction de Omiya. Nous sommes chargés comme des bourriques avec tous ces cadeaux et souvenirs que nous avons apportés et pendant toute la semaine, ce sera la longue et dure corvée des taxis, des gares de chemins de fer et des hôtels.

Nous arrivons au fameux village d'Omiya situé à 40 km de Tokyo et où nous attend monsieur Saburo Kato, la conscience et l'âme du bonsaï dans le monde. C'est aussi ma deuxième visite dans ce village célèbre dans le monde pour ses bonsaïs.

Je retrouve avec émotion monsieur Kato, 74 ans, en train de tailler un bonsaï, il seul dans son grand jardin entouré de ses « enfants » qu'il a plus que tout autre contribué à faire aimer et connaître à travers le monde. C'est lui qui en 1945 est venu s'établir à Omiya avec deux amis dont le père de monsieur Takeyama, dont nous visiterons aussi la collection, fuyant Tokyo dévasté par la guerre et à demi anéanti par les bombes. C'est ici, dans ce jardin, et entouré de ces arbres qu'il taille et entretient méticuleusement, qu'il a fait connaître à des soldats américains en 1945-1950, puis à des amateurs de Californie comme Joyn Naka qui y retrouvait ses racines japonaises à partir des années 50, puis à toute l'Amérique et aujourd'hui au monde; l'extraordinaire symbole et beauté de ces arbres miniaturisés qui portent en eux toute la force de la nature.

Village de paix, Omiya est devenu la Mecque des amateurs de bonsaïs et c'est par centaines qu'on y afflue de partout. En avril prochain, le congrès mondial des associations de Bonsaïs se déroulera à Tokyo et monsieur Kato partira dès demain pour assurer l'accueil des centaines de délégués venus du monde entier.

M. Kato n'a pas oublié notre demande formulée en juin 1987 nous avons depuis suivi ses directives et le maire de Montréal a fait une requête officielle au secrétaire aux affaires étrangères du Canada qui l'a transmise de son côté, à son collègue du Japon, puis de nouveau à l'Association Nipponne de Bonsaï. Notre demande a été de nouveau formulée lors de la visite à Montréal en juillet 1988 d'experts Japonais (messieurs Nakamura et Takeyama) qui ont fait un rapport favorable à monsieur Kato et nous voici de nouveau à Omiya.

Monsieur Kato nous invite dans son salon privé où sa femme nous sert le thé. Nous informons monsieur Kato sur le Jardin japonais et le Pavillon qui s'en vient, de son importance et du succès qu'il remporte. Monsieur Kato est très doux, ses cheveux blancs et bien fournis découpent son visage rectangulaire; sa peau est encore lisse, malgré l'âge et les rides, le teint est basané par les longues heures passées au soleil. Monsieur Kato nous informe que notre demande a été acceptée officiellement mais que les bonsaïs ne sont pas encore choisis, compte tenu de la proximité du congrès et qu'ils partiront probablement à l'automne. Je suis ravi;

c'est un cadeau royal pour Montréal, le plus important offert par le Japon depuis la collection offerte à Washington en 1976, à l'occasion du bicentenaire de l'indépendance américaine. Pour témoigner de son amitié pour Montréal, monsieur Kato nous offre un superbe livre couleur sur sa vie et sa collection. C'est un livre d'art tout en couleur, le plus beau que j'ai vu sur les bonsaïs. Je suis ému ...

Je suis très heureux de cette décision qui viendra consacrer le caractère exceptionnel et unique de nos collections de bonsaïs. C'est pour moi le plus beau cadeau que je puis rapporter du Japon et j'ai déjà hâte de voir ces trésors vivants chez-nous. Nous discutons du transport des bonsaïs, du jardin qui les recevra à Montréal. C'est un autre rêve qui se réalise...

Je regarde monsieur Kato et je pense à monsieur Wu de Hong Kong; les deux se ressemblent, les deux géants représentant deux grandes civilisations et témoignant du même respect pour la nature. Le hasard a voulu que je rencontre et connaisse ces deux grandes personnalités, je suis fier de contribuer à transmettre leur art, leur philosophie, leurs techniques à d'autres, c'est la grande noblesse de votre mission au Jardin botanique. Très peu de personnes malheureusement saisissent bien l'impact des bonsaïs chez-nous. Il me faudra écrire davantage sur le sujet, mieux informer mes collaborateurs, le grand public. Nous avons la chance unique de puiser au cœur de grandes civilisations; il ne faudrait pas gaspiller ces chances uniques.

Durant notre discussion avec monsieur Kato, arrive une forte délégation de Beijing (Chine). Monsieur Kato les accueille avec le thé traditionnel : il nous invite à nous joindre au groupe et nous retrouvons des amis chinois en terre japonaise. Pourquoi ici à Omiya ?

Je pense au congrès de Montréal en 1988 qui avait aussi attiré des spécialistes du monde entier. Le monde est petit, nous marchons rapidement vers le village planétaire. Il est heureux que ceux et celles qui, dans leur pays respectif, partageant cet idéal de paix puissent se rencontrer, se fortifier mutuellement et ainsi mieux continuer leur travail.

Nous quittons monsieur Kato et le village d'Omiya et partons en travers le nord-ouest jusqu'à Toyama, deuxième étape de notre séjour que nous vers 23 heures.

Mardi 7 mars

Le temps est froid et pluvieux sur Toyama, ville de 30 000 habitants et capitale de la préfecture du même nom. Malgré le calme de cette ville provinciale, je suis loin d'avoir récupéré du décalage horaire et du rythme infernal d'hier. Dès 9 heures, monsieur Takahatake, qui est chez-lui ici, vient me prendre avec sa

voiture pour une visite au parlement local. Le pouvoir a été décentralisé au Japon suite à la constitution d'après-guerre imposée par les Américains et plusieurs pouvoirs ont été transférés aux élus locaux, soit aux mairies ou aux préfectures. Toyama est une ville moderne sans particularité, sa localisation excentrique par rapport aux grands centres comme Tokyo, Kyoto et Osaka la désavantage sur le plan touristique. Située près de la mer du Japon, Toyama vit de l'exportation de la pêche, de l'acier, de l'horticulture et de l'industrie manufacturière.

Cette région est réputée pour ses hivers aux neiges abondantes et je remarque avec plaisir tout l'effort fait par la municipalité pour protéger les pins, les haies et les plantations. Chaque plante fragile, ou dont les branches risquent de briser sous le poids de la neige, est recouverte d'une toile ou d'une clôture en cordage et en bambou de forme architecturale fort agréable à l'œil. Ce travail remarquable est effectué sur une large échelle autant sur les terrains publics que privés. Il n'y a plus de trace de neige à Toyama mais toute cette protection ajoute un cachet fort agréable aux plantations.

Notre première rencontre est pour les responsables des parcs de la préfecture en remerciement pour la fourniture de collections d'iris et de pivoines. Monsieur Takahatake est une personnalité fort respectée ici et il a su renseigner les citoyens de Toyama autant par les médias écrits que télévisés sur le projet de Montréal. Par la suite, nous rendons visite à des parlementaires qui profitent d'une intermission de session pour venir discuter avec nous. Me voilà donc derrière le décor dans le fermoir avec les politiciens qui discutent ou font des téléphones avant de retrouver leur menu législatif.

Je suis impressionné par la qualité et l'importance des services régionaux; c'est un petit parlement et tout se déroule selon le décorum officiel.

Partout je note la même propreté, le sens de l'ordre, de l'organisation, la présence d'œuvre d'art et d'aménagements floraux de type Ikebana. La qualité de vie à Toyama me semble élevé autant par la richesse des zones commerciales, industrielles que résidentielles, que par la qualité des infrastructures et l'abondance de la végétation.

Nous quittons Toyama pour une visite au parc régional Nanja Nohori où nous attendent le directeur et les assistants; c'est un magnifique parc à la topographie accidentée et plantée de milliers de conifères avec sentiers d'interprétation, zone de récréation, magnifique jardin d'iris et allées de cerisiers.

Je trouve avec plaisir la douzaine de jeunes érables que j'avais envoyée en 1989 et qui sont plantés, bien alignés les uns près des autres avec chacun une affiche indiquant son destinataire éventuel à savoir, monsieur Kataoka, le directeur du parc, le député un tel etc... une plaque plus importante rappelle la cérémonie

officielle de plantation et de l'amitié pour Montréal. Le spectacle m'impressionne, d'autant que j'avais complètement oublié l'envoi de ces arbres...

Je m'enrichis au départ du parc de deux livres en couleur sur la flore du Japon, don du directeur. Voilà une flore complète. Je ne connais rien de semblable au Québec au niveau de la qualité et de l'approche facile.

Au retour, nous arrêtons à un centre horticole de démonstration et de vulgarisation scientifique (Elega Garden); je suis vraiment fasciné par le côté pratique de ce centre de transfert de technologie en horticulture ornementale. Le centre couvre environ 4 hectares, dont plusieurs serres de démonstration et d'exposition et de parcelles extérieures. Le centre très moderne a été financé par la Préfecture mais est opéré par les producteurs. Toyama, étant une région horticole importante, les horticulteurs peuvent venir ici pour voir et ensuite appliquer chez-eux les nouvelles techniques horticoles comme la régie de la plupart des cultures commerciales. Le résultat est surprenant; il n'y a pas de recherche à proprement dit mais uniquement un transfert de technologie au profit des horticulteurs locaux. Le résultat est saisissant et je n'ai jamais vu d'équivalence ailleurs. Il fallait y penser... quel exemple pour le Québec !

Pour le dîner, nous sommes accueillis par l'épouse d'un industriel local monsieur Yokehara, qui viendra à Montréal en mai à la tête d'une importante délégation de 30 personnes de Toyama. Beaucoup d'œuvres d'art et d'objets pour le Pavillon et le Jardin proviennent de Montréal et monsieur Takahatake a cultivé depuis deux ans une relation étroite avec les notables locaux. C'est aussi ce midi où monsieur Takahatake doit avouer l'inavouable, à savoir que la cérémonie d'ouverture du Pavillon n'aura lieu qu'à la fin juin au lieu du 25 mai. Or, ces gens ont déjà été réserver leurs billets et il est impossible d'annuler, compte tenu des absences au travail obtenues et des réservations confirmées. Le dîner est très agréable et je rencontre une jeune étudiante américaine qui est hébergée par madame Yonehara et avec 15 camarades de collège qui s'initient à la culture japonaise. Initiative fort intéressante pour nos maisons d'enseignement.

Après le dîner, nous sommes invités à la résidence privée de madame Yonehara pour la cérémonie du thé. Madame Yonehara a invité pour l'occasion deux professeurs qui, vêtus de leur kimono aux couleurs viendront présider à cette cérémonie traditionnelle.

La maison est magnifiquement décorée et selon le rituel japonais, les souliers sont laissés à l'entrée de la maison et c'est en sandales que nous arrivons jusqu'au salon de thé. Les sandales sont à leur tour laissées devant la porte coulissante et nous pénétrons sur les tatamis dans une grande salle décorée d'un autel garni de poupées sur plusieurs étages. L'ensemble représente des guerriers

et des différents personnages et objets de l'époque féodale avec au sommet l'empereur et l'impératrice dans leurs habits d'apparat. L'effet est saisissant et un tel ensemble est offert à chaque jeune fille japonaise à sa naissance. L'autel recevra les prières de la famille permettant, selon la coutume, à la jeune fille de trouver un jour un mari de qualité. Ces poupées, dont plusieurs valant des fortunes sont transmises de génération en génération, de telle sorte que certaines familles en possèdent des collections remarquables. Le reste du salon est sobrement décoré; un trou a été découpé dans le plancher permettant de placer l'urne en céramique qui renferme l'eau chaude et la longue cuillère de bois; sur le mur du fond, une cloison latérale ferme une partie de la pièce permettant d'exposer un magnifique arrangement floral Ikebana avec les fleurs de la saison. La cérémonie est simple mais riche en intensité. Les invités sont agenouillés sur un coussin face aux professeurs et à l'urne. Des pâtisseries sont servies au début pour marquer la joie que procure votre présence puis les tasses en céramique marquées aux valeurs de la saison sont apportées puis lavées par celle qui officie. Le thé vert en poudre est dans la tasse suivi par l'eau chaude déposée à l'aide d'une longue cuillère en bois. L'eau est mélangée au thé par un petit balais et chaque gouttelette est remise précieusement dans la tasse. La tasse est ensuite pivotée sur deux tours complets par des mains agiles, puis remise à l'assistance qui vient avec beaucoup d'attention et de cérémonie la remettre à un invité. À son tour l'invité fait pivoter la tasse selon la méthode du professeur et boit lentement le thé exprimant un léger bruit de la langue lors de la dernière lapée. La tasse est déposée sur le tatami et l'assistance vient la chercher pour la rapporter à l'officiante qui procède à son lavement et le cérémonial recommence.

J'ai beaucoup apprécié cette visite et j'ai enfin compris l'aménagement physique de notre futur salon de thé montréalais.

Jusqu'à notre départ, monsieur Takahatake n'a pu se convaincre d'aviser nos hôtes du retard quant à la cérémonie d'ouverture. Il préfère l'annoncer progressivement en parlant des difficultés d'approvisionnement en matériaux et de délai possible. De toute façon nous ferons tout notre possible pour que ces personnes soient bien reçues à Montréal.

Avant de quitter Toyama pour Kyoto, nous passons chez les parents de monsieur Takahatake où il réside durant son séjour au Japon. C'est une maison simple en bois située à côté d'un temple bouddhiste; le petit jardin extérieur est marqué par la présence d'un autel où trône Bouddha et plusieurs statues signalent le caractère religieux de l'endroit. Le père du révérend Takahatake est un moine d'un âge déjà avancé (84 ans) et qui, avec sa femme, a consacré sa vie au service des habitants de Takaoka et Toyama.

Visite agréable qui permet de connaître les parents de Takamichi et leur environnement. Leur vie comme leurs vêtements sont marqués par la simplicité,

l'affabilité. Il n'y a aucun confort dans la maison et la vie semble être la même depuis toujours si ce n'était la présence d'un téléviseur ou d'une fournaise au gaz pour réchauffer les pièces de la maison.

Puis, c'est le départ en train vers Kyoto avec, pendant trois heures, le spectacle des villages aux maisons à pignon et aux toitures en tuile glacée de couleur bleue, grise ou brune; les campagnes morcelées en rizières n'occupent jamais de grandes surfaces; au contraire, le paysage est marqué par la machine de l'homme qui a érigé un pont ici, une route plus loin, a décapé un flanc de montagne, construit murs de ... ? usines. Seule la chaîne de montagnes qui traverse le Japon sur toute sa longueur et qui nous suit à l'horizon nous rappelle les forêts avec quelques incursions heureuses dans le territoire de ...? par la présence de forêts de bambous, de cryptomerias ou de pins. Nous longeons le lac Biwa, le plus grand du Japon jusqu'aux portes de Kyoto.

C'est ma troisième visite à Kyoto mais cette ville est toujours magique; comme Hangzhou, Paris, Vienne, Rome, Quito et même Québec chez-nous, elle est hors du temps; elle appartient à l'humanité tout entière. Elle a aussi su se défendre face aux agressions urbaines et garder une grande harmonie entre son passé et son présent. Car Kyoto malgré ses 1500 temples et ses jardins classiques, ses rues étroites et sa richesse patrimoniale, est aussi une ville belle dans sa modernité. Les rues commerciales, larges, agréables à se promener, ses bâtiments modernes aux matériaux nobles et au gabarit harmonieux témoignent d'une qualité urbanistique qui font tellement défaut à Osaka et à Tokyo. La circulation y est fluide malgré le million et demi de personnes qui l'habitent. C'est une ville à marcher, à flâner et à découvrir.

Je ne décrirai pas les jardins et les temples de Kyoto que j'ai visités en 1980 puis en 1987; ils valent à eux seuls la visite de cette ville magnifique et leur description se trouve dans tous les guides touristiques.

Ancienne capitale du Japon, ville sainte aussi par la présence des temples bouddhistes et shintoïstes. Takamichi a passé six années dans cette ville où il a reçu sa formation de prêtre et de docteur en philosophie de la religion bouddhiste. Kyoto a passé près d'être anéantie durant la Deuxième Guerre mondiale. Un général américain avait en effet mis Kyoto en tête de liste des villes à bombarder lors de l'attaque nucléaire. En détruisant Kyoto, ce général pensait détruire l'âme du Japon; heureusement Kyoto a été épargnée et demeure l'une des grandes capitales culturelles du monde.

Le soir, nous retrouvons monsieur Hiraoka, l'architecte du pavillon japonais et un ami de Masako, professeur de droit constitutionnel à l'Université de Kyoto.

Je suis très heureux de retrouver monsieur Hiraoka. Il est venu déjà quelques fois à Montréal pour surveiller les travaux du pavillon japonais puis a profité de

son séjour pour découvrir Montréal, sa culture, son architecture, ses rues, sa population. Homme simple mais de grande culture, il attache beaucoup d'importance au projet de Montréal; son pavillon sera l'outil privilégié pour exprimer et faire connaître la culture japonaise à des millions de gens, d'où le temps et l'énergie qu'il déploie pour chaque détail de construction, chaque matériau ou couleur utilisés. Il se sent responsable; il n'a pas le panache, ni la renommée de monsieur Nakajima, mais en revanche, il possède le sens du travail bien fait, le respect des traditions, la connaissance transmise par ses maîtres.

Son contact m'a beaucoup apporté. Je l'imagine tous les jours y compris le samedi dans les trains et le métro d'Osaka, bousculé par la foule immense mais fidèle à son poste malgré son expérience, ses années de service, (il a déjà 59 ans) ses responsabilités d'architecte senior au sein d'une grande compagnie. Je pense à nos jeunes professionnels qui jouent rapidement du coude dans leur carrière pour arriver bien souvent à plus de facilité et moins de travail.

Le travail, ce mot quelques fois tabou chez-nous, est ici omniprésent. La société japonaise est riche, beaucoup plus riche que la nôtre, mais elle continue à faire du travail la raison d'être de toute une vie. Nos ancêtres qui travaillaient 6, 7 jours par semaine, et cela durant 50, 60 ans, pensaient-ils autrement ?

Ce troisième voyage, plus près des deux précédents de la réalité quotidienne, me permet d'observer beaucoup les Japonais dans leur quotidien, dans le métro, les trains, au travail, dans la rue. Un sondage récent révèle que 80% des Japonais se disent heureux de leur travail et de leurs conditions de vie. Ce pourcentage m'apparaît énorme comparé à chez-nous. Et pourtant, les Japonais ont beaucoup à se plaindre si ce n'est que de la grande promiscuité à laquelle ils sont confrontés constamment, à leurs appartements exigus, au coût de la vie très cher comparé à leur salaire. Et pourtant les Japonais s'amusent beaucoup; il n'y a qu'à les voir au restaurant, dans les bars, au golf, au baseball, au théâtre, dans les stations thermales etc. Ils voyagent de plus en plus et sont avides de culture. Mais à les voir par milliers le matin, tous bien habillés, se diriger vers leur travail, l'on devine où réside leur force. Ils sont en groupe au déjeuner, puis au travail; ils travaillent tard le soir laissant la plupart du temps l'éducation des enfants et les travaux ménagers à la femme.

Cet engagement collectif autour de la notion du travail leur a permis de devenir en moins de 20 ans la deuxième puissance économique du monde. Les Coréens du Sud et, dans une moindre mesure les Taiwanais, qui appliqueront la méthode japonaise connaissent à leur tour des progrès économiques remarquables. En s'enrichissant, les Japonais élargissent leur champ d'expertise. Ils s'ouvrent largement aux autres cultures et se confrontent partout dans le monde, dans tous les domaines de l'activité humaine.

Sont-ils devenus arrogants devant leur succès et rêvent-ils de nouveau d'expansion territoriale ? Il y a, bien sûr, comme partout ailleurs, des tendances diverses qui s'affrontent. Je crois pour ma part que la tendance majoritaire est très ouverte sur le monde et qu'elle souhaite ardemment être aimée et respectée comme peuple et comme individu. Faut-il alors en vouloir aux Japonais de travailler trop ? La société de loisirs et de gaspillage que nous connaissons les rattrapera-t-ils bientôt et verront-ils leurs jeunes tourner le dos aux valeurs de leur père ?

Nous devrions plutôt faire un pas dans leur direction et redonner au travail ses lettres de noblesse; notre société ne s'en porterait que mieux.

J'ai pris monsieur Miraoka en exemple car il symbolise bien à mes yeux le Japonais d'aujourd'hui.

Mercredi, 8 mars

Kyoto – Osaka - Hiroshima

Je profite de notre présence à Kyoto pour faire un saut à la succursale de la banque Mitsubishi et mettre à jour notre livret de banque que Mitsubishi, monsieur Katahatake et moi avons ouvert au nom de la Ville pour y déposer une partie de nos avoirs japonais. Je me souviendrai toujours du coup de téléphone nous annonçant le dépôt par monsieur Kataoka d'une première donation de 30 millions de yens (300 000\$). Notre empressement à nous rendre à la banque et la surprise de voir la jeune fille au comptoir me remettre sans explication particulière une traite bancaire de 200 000\$ que j'ai rapportée avec moi à Montréal et un montant de 7 000 000 de yens que j'avais enfoui dans la sacoche de Georges Brossard, et avec lequel je comptais régler les honoraires de monsieur Nakajima. Mon manque d'expérience m'avait alors fait défaut dans les deux cas; premièrement, le chèque bancaire n'a jamais pu être encaissé à Montréal n'étant pas de nature internationale. Il a fallu tout recommencer à partir du Japon. Deuxièmement, monsieur Nakajima, dans notre dernière rencontre avant mon retour, refusait net ma proposition d'honoraires et les 70 000\$ comptant. J'ai redéposé une bonne partie de cette somme à notre banque. Les Japonais en affaire sont des gens avertis. Je me souviens aussi de mon étonnement face au taux d'intérêt exorbitant de 0.02 %, que nous offrait la banque pour un dépôt à terme de 300 000 \$. Ce n'est pas pour rien que les Japonais investissent à l'étranger.

Nous partons de Kyoto en taxi vers Osaka situé à une trentaine de kilomètres. Nous déposons nos valises à l'hôtel où nous reviendrons loger le lendemain soir et traversons Osaka jusqu'aux bureaux des Floralties internationales de 1990.

Osaka me désarçonne par la vitesse et l'anarchie de son développement. Nous arrivons plus d'une heure en retard car tout est congestionné et il en sera de même le lendemain après-midi. Osaka s'est lancé à la conquête de Tokyo; sa population atteint maintenant six millions d'habitants et les buildings poussent comme des champignons. La ville malheureusement n'est pas belle si ce n'est le magnifique château du Shogun entouré d'un grand parc. Osaka n'a pas le temps de s'arrêter; Osaka progresse, se développe constamment et est devenue une immense capitale commerciale sans malheureusement trop d'attractions particulières.

Nous arrivons aux bureaux des Floralties 90, situés au 30^e étage d'un building qui n'existait même pas il y a un an et demi. Quatre ou cinq autres édifices à bureaux formant un complexe impressionnant et entourant l'hôtel New-Otani qui nous avait paru si désertique lors de notre dernier séjour.

Le personnel travaillant à la préparation des Floralties occupe plusieurs étages. Nous sommes accueillis avec beaucoup d'attention par le secrétaire-général adjoint et plusieurs professionnels. L'on nous invite à déjeuner et l'on attend beaucoup de nous. La participation étrangère, malgré le gigantisme des moyens utilisés, tarde à se concrétiser. Moi qui ai vécu les Floralties de Montréal et suivi de près plusieurs Floralties européennes, de même que celles à venir de Colombus; je suis sidéré par l'ampleur de cette manifestation. Le budget initial a été fixé à 400 millions \$, plus de 700 employés travaillent sans arrêt sur le site que nous visiterons avec les responsables. Le Canada ne s'est pas encore ??? et l'on espère toujours les 1000 mètres carrés que l'on a réservé à son attention à l'extérieur. J'en doute vraiment car une telle participation serait très onéreuse. Et pourtant, me dit-on, le Canada a participé à Liverpool. Je lorgne, pour ma part, sur une participation modeste d'une durée de 15 jours dans le Hall intérieur numéro B. Cette présentation, relativement modeste, permettra à Montréal et au Québec, et peut-être au Canada, d'être présents. Un architecte-paysagiste japonais mais d'expression française s'occupe de nous trouver une place intéressante et verra à garder le contact avec nous.

L'on parle des Floralties 90 partout au Japon, dans les parcs, les journaux. À Osaka, de grands panneaux transmettent quotidiennement le nombre de jours de travail avant l'ouverture. Plus de 20 millions de visiteurs à 30 \$ chacun sont attendus. Le site ne m'impressionne pas particulièrement; ni les nombreux pavillons actuellement en construction. Un pavillon est une réplique miniature du vélodrome de Montréal, ce qui m'étonne. On attend beaucoup de la Hollande qui a confirmé sa participation, mais rien d'officiel des États-Unis, de la France, de la Grande-Bretagne. Tous les pays du sud-est asiatique seront présents, de même que quelques pays africains et d'Amérique latine. Devant les difficultés financières des Floralties d'Osaka, le président de Panasonic a fait un don de 20 millions \$. Tout le pays est mobilisé pour assurer le succès de cette grande

exposition florale. J'interroge nos hôtes japonais sur le futur des Floralias, sur 1991 et les coûts d'entretien. Les décisions ne sont pas encore arrêtées mais il semble que plusieurs pavillons seront démantelés.

Quand je pense qu'à Montréal nous avons réussi de grandes Floralias internationales en recyclant des lieux magnifiques et ce avec une poignée de personnes déterminées et un budget limité à 5 millions \$. Je suis renversé ! Je touche à la limite du pouvoir de l'argent. De l'organisation oui, mais de l'originalité. Et de la créativité... J'ai hâte de revenir en avril prochain pour voir l'impact de notre présentation. Notre participation me semble essentielle si l'on pense espérer travailler sérieusement avec le Japon. Ce pays est très solidaire et une absence du Canada serait vivement ressentie.

Nous quittons Osaka vers Hiroshima situé à trois heures de train vers l'ouest. Je ne suis pas fâché de quitter cette ville vorace et j'ai hâte de découvrir Hiroshima.

Monsieur Tanaka, ami de Masako et responsable de la cérémonie de plantation d'arbres avec les maires Araki d'Hiroshima et Doré de Montréal, nous attendent sur les quais de la gare. Nous sommes attendus pour un banquet de bienvenue. La ville m'apparaît moderne avec de larges avenues et une planification urbaine évidente. La ville n'est pas congestionnée et malgré l'heure de trafic dense, nous circulons rapidement jusqu'au restaurant où nous attendent une dizaine de personnalités locales. Je retrouve les figures de certains qui accompagnent le maire Araki à Montréal, dont le responsable politique monsieur Yamamoto, et le chef du protocole. D'autres personnalités dont les représentants de l'association Hiroshima-Canada, de même que le directeur du Jardin botanique municipal, sont de la partie. Le dîner est très chaleureux et les échanges furent amicaux et spontanés. Notre salon très sophistiqué permet une vue superbe sur un magnifique jardin situé dans le prolongement du restaurant. C'est comme un tableau vivant, une scène de nature miniaturisée qui s'offre à nous. La vue est splendide et le service assuré avec raffinement et attention par deux japonaises vêtues d'un magnifique kimono. Il y a discours, échange de cadeaux, multiples services de saké et un repas délicieux. Hiroshima est très intéressée à développer une relation amicale avec Montréal, dans le cadre d'une porte d'amitié. La chaleur de l'accueil et la vue partielle que j'ai entrevue de la ville, de même que le symbole extraordinaire d'Hiroshima au niveau international m'incline à penser dans le même sens.

Nous rentrons à l'hôtel heureux d'avoir trouvé des gens sympathiques.

Jeudi, 9 mars – Hiroshima, Kurashiki, Osaka

À 9 heures, monsieur Tanaka vient nous chercher pour la visite officielle au maire Araki à l'hôtel de ville. L'immeuble est superbe, tout en marbre et très propre. Le maire et son bureau occupe tout le 6^e étage et nous sommes reçus avec beaucoup de chaleur par le maire, célèbre à travers le monde pour sa croisade en faveur de la paix et contre l'utilisation du nucléaire à des fins militaires. À Hiroshima, le maire Araki est aussi connu comme le maire qui plante des arbres et c'est sur sa ville, son architecture et par ses parcs que nous poursuivons la conversation. Je transmets l'amitié du maire Doré et un présent qui lui rappellera son séjour à Montréal qu'il a grandement apprécié. Le maire Araki souhaite aussi la présence du maire Doré au congrès des Maires pour le désarmement qui se tiendra dans sa ville en août prochain. Je suis honoré d'être reçu par monsieur Araki et j'ai le privilège de recevoir, avec dédicace à mon attention, un magnifique livre sur Hiroshima. Nous prenons congé avec les photos d'usage et nous sommes conduits au musée commémoratif de la Paix construit sur l'emplacement même où en avril 1945, la première bombe atomique fit près de 200 000 victimes. Le directeur du centre, lui-même un rescapé de l'hécatombe atomique nous guide en nous expliquant avec forces détails comment, seul parmi 30 jeunes étudiants, il a échappé par chance à une mort certaine. La visite est émouvante et nous nous dirigeons vers le monument aux morts où défilent sans arrêt des milliers d'écoliers venus de tout le Japon et des touristes du monde entier. Espérons que la leçon d'Hiroshima servira à tous les hommes de la terre et que fleuriront partout comme à Hiroshima les fleurs de la paix.

À une heure, nous retrouvons avec plaisir le directeur du Jardin botanique qui, après un déjeuner frugal, nous fait la visite de son jardin. Ce dernier est situé à l'extérieur de la ville, dans la banlieue ouest; situé sur un flanc de montagne et couvrant une superficie de 20... Il surplombe la ville et offre une vue percutante sur la mer, de nombreuses petites îles et l'île de Shikoku au large. Le jardin botanique date d'à peine 15 ans, mais son aménagement est remarquable. Une grande serre de 50 mètres de hauteur domine un haut plateau et laisse deviner la présence de grands arbres tropicaux. Je suis très heureux de voir croître à l'intérieur des palmiers de 25 mètres une multitude de plantes tropicales; j'imagine déjà le Biodôme avec ses falaises et sa faune. La serre des plantes aquatiques est aussi remarquable tout comme les collections d'orchidées et des bégoniacées.

La variété et la diversité des collections, de même que la qualité des présentations éducatives m'intéresse vivement et nous discutons d'échanges de plantes mais aussi de personnel. Je pense surtout à notre horticulteur Jean-Maurice

Lévesque, responsable du jardin japonais, et qui se doit de venir étudier au Japon.

Nous prenons congé non sans avoir changé des promesses d'amitié et de collaboration.

Nous quittons déjà Hiroshima à regret en traversant ses sept rivières, aux multiples ponts, et se jetant dans la mer. Les photos de la ville dévastée que nous avons vues au musée ont fait place à une ville moderne, propre, industrielle et humaine. Les montagnes qui entouraient la ville permettaient ainsi de concentrer sur la ville le nuage atomique, sont toujours à leur place tout comme le port et les bateaux en rade. L'eau à Hiroshima est réputée comme l'une des plus pures du Japon et c'est ici que l'on fabrique le meilleur saké au monde. Quant aux habitants, ils ont un sens de l'humain que je n'ai pas retrouvé ailleurs et j'anticipe déjà le plaisir de revenir en 1990.

Nous retrouvons notre Shinkansen ou train vert – Bullet train – à grande vitesse qui nous ramène vers Osaka. Takamichi a la bonne idée d'arrêter à Kurashiki situé tout près d'Okagawa et à mi-chemin entre Hiroshima et Osaka. C'est une ville féodale dont une grande partie a été restaurée par la compagnie Fujiki Comuten. C'est un petit bijou de ville et nous déambulons, comme à l'époque des Shoguns et des Samouraïs, dans ses rues étroites bordées de commerces d'artisanat et des restaurants. Nous dînons dans un riokan, auberge typiquement japonaise, et j'ai le privilège d'avoir un appui-coude à ma disposition comme au temps des samouraïs. Le service est impeccable et, à tour de rôle, quatre serveuses bien enveloppées dans leur kimono viennent faire le service tout en nous tenant compagnie. C'est le dîner le plus typique et le plus confortable car en plus de l'appui-coude, nous avons le privilège d'un siège avec dossier. Les plats de poissons et de poulpes se succèdent arrosés de saké chaud, jusqu'au bol de riz et aux fruits tropicaux qui complètent le repas. Je me laisserais bien gagner par la paresse dans ce petit paradis mais il faut rentrer à Osaka où nous attendent chambres et valises.

Vendredi, 10 mars

Osaka – Tokyo

Le transport des bagages vers la gare où ils seront entreposés pour la journée est particulièrement pénible car les taxis refusent de prendre autant de valises pour une si courte distance. Le rêve que j'avais de voir le poids de mes bagages fond avec la distribution des souvenirs tout au long du voyage s'est transformé progressivement en emboîtement avec l'avalanche de livres reçus en cadeaux; et quels livres !

De la gare de Shin-Osaka, ou nouvel Osaka, nous empruntons le métro avec la foule des travailleurs du matin jusqu'aux bureaux de la compagnie Fujiki où nous attend monsieur Hiraoka et un autre responsable de la compagnie. La discussion porte surtout sur la participation de Montréal aux Florales de 90 et de l'aide que pourra nous y apporter Fujiki. On nous aidera pour les plantes, la construction, l'accueil etc. Nos amis sont très fiers de notre participation mais souhaiteraient que nous prolongions cette participation pour les six mois. Diplomatiquement, j'explique qu'une participation de deux semaines est le maximum possible pour nos moyens, mais que celle-ci sera spectaculaire etc.

Il est déjà 11 h lorsque nous parlons enfin des pavillons et des nombreux problèmes de coordination et d'équipement d'ici l'ouverture prévue pour le 22 juin prochain. Plusieurs hypothèses sont envisagées dont la plus intéressante serait la visite prochaine de monsieur Hiraoka à Montréal pour quelques jours suivi d'une visite plus longue pour assurer la coordination des dernières semaines, la finition des différentes composantes et la mise en place des meubles et œuvres d'art. C'est un effort considérable qui est de nouveau demandé à la compagnie Fujiki car tous les frais professionnels de monsieur Hiraoka ont été assumés par cette compagnie.

Nous partons déjeuner ensemble et continuons la discussion sur le pavillon. À une heure, il faut prendre congé de monsieur Hiraoka, car nous avons rendez-vous à deux heures avec les responsables d'Osaka Expo Foundation qui doivent nous faire connaître leur décision finale quant à une aide financière supplémentaire. Monsieur Takahatake est très nerveux car tout retard indu prolonge d'autant plus son séjour au Japon. Fujiki a mis à notre disposition une limousine avec chauffeur, ce qui nous permet d'arriver à l'heure à notre rendez-vous.

Pierre Bourque